



## Continents manuscripts

Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora

14 | 2020

Photographie algérienne : de la genèse à la représentation

---

# L'image manquante du récit national

Sid Ahmed Semiane

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/coma/5426>

DOI : 10.4000/coma.5426

ISSN : 2275-1742

### Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

### Référence électronique

Sid Ahmed Semiane, « L'image manquante du récit national », *Continents manuscripts* [En ligne], 14 | 2020, mis en ligne le 12 mai 2020, consulté le 16 mai 2020. URL : <http://journals.openedition.org/coma/5426> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/coma.5426>

---

Ce document a été généré automatiquement le 16 mai 2020.



Continents manuscripts – Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# L'image manquante du récit national

Sid Ahmed Semiane

---

- 1 « Collectionner des photos, c'est collectionner le monde. » C'est Susan Sontag, sublime New-Yorkaise du raffinement et de l'intelligence, femme de lettres et de goût, qui le dit. L'élégance de cet aphorisme-sentence est suspendue à l'évidence même de son énoncé. Mais une évidence, ou ce qui paraît en être, peut – parfois, en étant délocalisée (déterritorialisée, pour confisquer un concept philosophique précieux à Deleuze) – ne plus être aussi évidente qu'il y paraît. Alors pourquoi une pensée qui semble être l'évidence même à New York, temple de la photographie, ne l'est plus tout à fait une fois atterrée à Alger, temple de l'histoire cadénassée ?

Longtemps, cette phrase de Susan Sontag a trouvé refuge dans mes pensées, parmi d'autres fulgurances de l'esprit, d'autres bons mots, qu'on aime savoir à ses côtés, bien au chaud, dans un coin de la tête, prêts à rebondir comme une cavalerie, à tout moment, pour venir à la rescousse d'une probable défaillance du propos.

Laissons quelques instants Susan Sontag à son temple new-yorkais et revenons à notre temple et à nos cadenas.

- 2 À Alger, à 200 mètres du MAMA (Musée d'art moderne), à l'entrée de la rue Ben M'hidi, pas très loin de la mythique cinémathèque (le musée du cinéma), collé presque à l'arrière du grand bâtiment néo-mauresque de la Grande Poste, existe, sans aucune forme de concurrence déloyale, un autre « musée », non homologué celui-là, plus discret, un musée de rue qui s'ignore, qui se contente d'une planche en bois, de quelques vieux tréteaux, trois ou quatre cordes fines suspendues à un mur et de quelques pinces à linge pour accrocher l'Histoire. Une exposition-photos permanente, plus ancienne que le musée lui-même... Une préfiguration, une anticipation postmoderne, en quelque sorte...
- C'est comme une installation d'art contemporain en version pop... sans artifices... sans budgets... sans rien... juste trois bouts de ficelle.
- 3 Le monsieur qui possède ce « musée » de rue propose à la vente (depuis toujours, depuis mes plus lointains souvenirs d'errance en ville) des photos dans un pays qui n'en

produit pas, ou si peu. Je trouvais le paradoxe intéressant et la prouesse, parce que c'en est une, louable. Alors forcément, ce lieu étrange attirait constamment notre curiosité.

- 4 Il n'y avait pas d'autres lieux proposant de la photographie. Il y avait quelques journaux utilisant le plus souvent celle-ci comme illustration accessoire et quasi médiocre ; il y avait aussi quelques livres pittoresques ventant le bleu de la mer, le prestige des paysages et la mystique du désert. Voilà tout.
- 5 Les photos proposées ici, dans ce que j'appelle de manière très paresseuse un « musée de rue », sont pourtant les mêmes depuis le tout début. Elles ne changent quasiment pas, figées dans l'espace et le temps au fil des ans. Et pourtant, les années passaient, et elles continuaient à m'intéresser, ces photographies, malgré la répétition de la vision qu'elles offraient. Identiques. Sans surprises. Et c'est d'ailleurs cette répétitivité qui m'a permis de mieux voir les choses. Mieux les distinguer, mieux appréhender une amorce de réponse, qui était là, pourtant, devant les yeux, aussi absurde que l'évidence même. Il fallait juste creuser. La première victoire de l'esprit était de saisir qu'il y avait en face de nous, accrochées sur ces fils, deux types de photographies proposées à notre regard : D'abord celles de la colonisation, une photographie condescendante et ethnographique, faite d'ailleurs le plus souvent par des militaires... Rarement, surgissait, comme une curiosité de l'objectif, le relief d'un « indigène » fatigué et mal fagoté ; sinon, le plus souvent, c'étaient des silhouettes d'Européens heureux et souriant au soleil de la ville. Il y avait des « photographies topographiques » aussi, les plus nombreuses, les plus en vue, les plus convoitées, où l'on distinguait des lieux anciens avec leurs vieux noms français, en noir et blanc, en sépia, des photographies de bouts quartiers, de bouts de villes « tranquilles » que chacun, comme dans un jeu, tentait de restituer, d'identifier et de situer dans une appropriation géographique de l'histoire nouvelle et une nouvelle perception de l'œil.
- 6 Et puis, il y avait les autres photographies, celles d'après la colonisation, les photographies d'un pays indépendant, on y voyait les plus prestigieux acteurs de la Révolution algérienne pendant et après la lutte de libération... Pendant la guerre dans le maquis (posant fièrement avec leurs armes, ou immortalisant un moment clef de la lutte) et après la guerre, à la tête d'un État en devenir. Le comique de la situation était que ces acteurs prestigieux étaient, eux aussi, des militaires, sauf que ce n'étaient plus eux qui prenaient les photos, comme les militaires français au temps de la colonisation, mais eux qui étaient pris en photo, c'était le temps de la gloire, le temps de l'euphorie révolutionnaire.
- 7 J'aimais à chercher du détail, les traits jeunes et vigoureux de tel chef militaire ou de tel autre, devenu ministre depuis ou chef d'État... Je voyais ces hommes, jeunes et fiers en compagnie d'autres hommes prestigieux de ce monde qui faisaient escale à Alger, La Mecque des révolutions, de l'utopie d'un monde meilleur, plus juste... Le Che, Tito, Nehru, Castro... Parfois, comme pour dérouter l'esprit, semblable à un interlude, le « musée » alignait des portraits de quelques vedettes de la chanson chaâbi : El Anka, Dahmane, Ezzahi... Mais ce n'était qu'un interlude.
- 8 Je me suis toujours arrêté devant cette curiosité, à chacun de mes passages. Lieu rare de pèlerinage visuel. Je ne voulais rien de particulier mais, au fond, je savais que je cherchais de l'inédit dans le familier. Je cherchais une réponse mais à laquelle me manquait la question. L'équation devenait plus complexe. Il y avait une interrogation dans ce chaos de l'image... Il y avait une réponse, aussi. Forcément. Mais où trouver l'une et l'autre ? Une seule chose était sûre : j'aimais regarder ces photographies ; mais

plus je les regardais, plus elles suscitaient un malaise indéfini. Impalpable. C'est stupide. C'est vrai. Pourquoi être mal à l'aise devant une succession d'images sans volonté particulière de nuire ? Sans volonté autre que celle de montrer ? Qu'est-ce qu'elles montraient ces photographies, au fait ? Qu'est-ce qu'elles ne montraient pas ?

- 9 Je revenais et je continuais à chercher une réponse au fil des ans. Au hasard des balades. Toujours. Elle était là. Je le savais. Quelque part, accrochée à ce fil tendu, entre ces mêmes photos, images d'une histoire muette qui tente de chuchoter une évidence. Mais laquelle ? Il y avait une image manquante. Je venais de le comprendre. Seconde victoire de l'esprit. J'ai appris à le savoir.
- 10 « Collectionner des photos, c'est collectionner le monde... » Non ? Oui, Madame Sontag. Mais de quel monde est-il question si l'on tentait de s'approprier un instant cet aphorisme saisissant ? Il y a un monde, le grand, l'infiniment grand, dans lequel est attribué à chacun le droit de creuser une tombe pour pouvoir s'y glisser tout au fond avec son destin sous le bras. Mais qu'en est-il de l'autre monde, infiniment plus petit ? Plus intime ? Se jouant parfois à l'échelle d'un bout de terre, d'un pays avec les altérités d'une histoire, d'un parcours, d'une langue ? D'une géographie ? D'un destin ? Que vaut ce monde si nous en sommes exclus ?
- 11 Et c'est là que les propos de Sontag échouent (sans vraiment se noyer) sur le récif d'un musée de rue. Le malaise que provoquaient en moi ces photos était dû au fait que l'image manquante, c'était nous. Les gens, leur histoire, ce qu'ils étaient et ce qu'ils sont devenus. La société. Le peuple. Notre monde à nous.
- 12 Deux types de photographies s'affrontaient devant nos yeux : celles de la colonisation ; et les autres, celles d'après. Des photos institutionnelles, de petite propagande, du parti-État qui avait subtilisé l'objectif de la photographie en le détournant vers lui et ce qu'il croyait être la construction d'une nation. Nous sommes restés en hors champ. Dans le dos de la photographie. Invisibles. On manquait à l'appel. C'est comme faire une photo de classe sans les élèves. Avec juste les professeurs, debout, alignés fièrement, chacun dans la solitude de son savoir, dans l'infinité de sa science, tenant contre sa blouse blanche une ardoise avec l'année scolaire marquée dessus à la craie blanche.
- 13 Et nous dans tout cela ? Où étions-nous ? Où sommes-nous ? À quoi ressemblons-nous ? Comment sommes-nous dans la rue ? Dans l'intimité ? Comment vivons-nous ? Comment rions-nous ? Quels sont nos rêves ? Quelles sont nos peurs ? Où sont nos amours ? Quels sont nos fantasmes ?  
Nous sommes l'image manquante du récit national. Et c'est cette image manquante que nous sommes en train de restituer cahin-caha.
- 14 D'autres ont tenté de le faire, plus tôt... Nasser Medjkane, Hocine Zaourar, Kader Boukerche, Abdelkrim Amirouche, transgressant ainsi les frontières du photojournalisme pour mener leurs images dans un ailleurs qui va au-delà de leurs métiers respectifs. Mais ils sont restés longtemps à la marge. Sans véritable visibilité. Aujourd'hui, de nouvelles figures, plus jeunes, marquent leurs territoires. Il y a de nouvelles mœurs qui s'installent. Une nouvelle façon de faire. L'avancée de la technologie y est pour quelque chose. La photographie, avant de s'imposer comme une vision du monde, s'installe comme une pratique de notre quotidien. Et s'il y a une pratique, il y a forcément un témoignage. Une trace.
- 15 On photographie les mariages, les manifestations, leurs répressions, les vacances, les sorties entre amis, les salons de thé entre copines, les déjeuners à la pizzeria...

- 16 Il en sortira bien quelque chose de ce magma d'images, une empreinte singulière, peut-être, qui nous permettra enfin de mettre la main sur le nouveau Lartigue de l'intime, le Cartier-Bresson réformateur, le Man Ray déconstructiviste, le Michael Ackerman subtil et déroutant...

La photographie nous permettra de nous voir, de mieux nous voir... voir ce que nous avons été, ce que nous sommes et forcément ce que nous serons un jour... Elle permet une meilleure perception de la complexité de l'Histoire, de ses nuances... de gris et de blancs... Elle permet de voir l'Homme dans toute sa splendeur, dans toute sa laideur aussi... Elle montre à quel point nous sommes si semblables et à quel point nous pouvons être si différents.

- 17 On ne se voit pas assez. Il est nécessaire qu'on apprenne à se voir. C'est ce que permet la photographie. De voir. Se voir. Mieux comprendre notre temps. C'est peut-être une autre utopie...

Mais c'est de cette façon, et uniquement de cette façon, que nous pourrons un jour nous dire que « celui qui collectionne des photos collectionne le monde » pour être à notre tour dans le monde... Et reprendre ainsi notre place dans la photo de classe...

---

## INDEX

**Mots-clés :** photographie ; Algérie ; image manquante ; récit ; Alger ; musée

## AUTEUR

### SID AHMED SEMIANE

SID AHMED SEMIANE est auteur réalisateur. Chroniqueur du quotidien algérien *Le Matin* pendant de longues années, il a collaboré avec différents médias algériens. En 2002, il arrête la chronique pour se consacrer exclusivement à la photographie, au cinéma et à l'écriture. Il est l'auteur, entre autres, des livres : *Octobre, ils parlent*, *Au refuge des balles perdues*, *La nuit tous les morts sont gris* et *Mes nuits dans mon rétroviseur*. Il est aussi réalisateur de *Sortie d'usine* (2005). Ses deux longs métrages, *Babylone Constantina* et *L'étrange Monsieur Daoud*, seront diffusés en 2020.